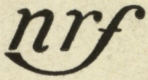
JEAN LUC DÉJEAN

BELLA
DES GARRIGUES

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

BELLA
DES GARRIGUES

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

nrf

LES VOLEURS DE PAUVRES, roman.

Extrait de la publication

JEAN LUC DÉJEAN

BELLA
DES GARRIGUES

roman

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII•

6e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont trente numérotés de 1 *à* 30 *et cinq, hors commerce, marqués de* A *à* E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1954.

Extrait de la publication

A JEAN-FRANCIS REILLE
ce livre de notre montagne

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Les Morera sont de Font-Romeu, bourg de Cerdagne. Le père de mon bisaïeul, contrebandier de son état, s'établit dans ce village après fortune faite, épousa une belle fille et en eut sept enfants, sept fils. D'un naturel aventureux, les garçons s'éparpillèrent dans le monde, à l'exception du plus jeune, mon grand-père, qui ne quitta jamais la maison de famille. Propriétaire de terrains, il spécula adroitement lorsque la montagne devint à la mode, et fut l'un de ceux qui firent de Font-Romeu une station de sports d'hiver. Il envoya mon père et mon oncle au collège Saint-Louis de Perpignan, voulant qu'ils devinssent des « messieurs », et non pas seulement des fils de riche. Mon oncle entra donc à Saint-Cyr, tandis que mon père était reçu docteur en médecine à la Faculté de Montpellier. Ce dernier, qui n'avait pas de grandes ambitions, revint au pays natal

Extrait de la publication

et s'y fit une petite clientèle, gardant le meilleur de son temps pour sacrifier à sa passion, l'archéologie et l'ethnographie. Il se maria par amour avec la fille d'un de nos voisins, et je vins au monde. L'année suivante vint mon frère Etienne, puis une petite sœur qui mourut.

Il y a trente-deux ans que je suis né, dans ce chalet montagnard où devait s'écouler ma première enfance. Au milieu de mes souvenirs impitoyables, ceux des anciens jours restent doux à ma mémoire.

Notre maison était sur la colline, au-dessus du Grand Hôtel. Des bois de sapins l'entouraient, et chaque matin en me réveillant je voyais par ma fenêtre le profil courbe du Cambre d'Ase sur l'horizon. Au-dessous, la grande vallée qui monte jusqu'à Puigcerda, la ville-frontière, s'appuyant aux flancs des Pyrénées espagnoles. Les Morera ont toujours vécu dans un pays splendide et sauvage : est-ce pour cela que nous nous sommes enfoncés dans la solitude, tous, même ce pauvre Etienne qui n'était pas fait pour elle ?

Je me souviens très peu de ma mère. Il y a plus de vingt ans qu'elle est morte. Je ne revois d'elle que ses yeux, d'un bleu-gris de pierre ardoisière, la couleur exacte des yeux de Bella. Peut-être après tout n'étaient-ils pas comme cela. Peut-être me le suis-je imaginé seulement. J'ai oublié le visage de ma mère. Elle était mince, vêtue de gris, toujours malade. Tandis

Extrait de la publication

que je parle d'elle me revient l'odeur particulière de sa chambre, où le parfum des œillets de montagne luttait contre de fades relents de pharmacie. On me dit plus tard que ma mère était poitrinaire. Etienne et moi, nous n'entrions chez elle que le soir pour l'embrasser, marchant sur la pointe des pieds et parlant bas comme à l'église. Elle nous serrait fort contre elle, et nous disait tout bas ces petits noms de tendresse qui sont si jolis en catalan.

Lorsque Etienne eut sept ans, on nous mit à l'école d'Odeillo. L'hiver, c'était très agréable, à cause des longues glissades le long des pentes gelées, des dégringolades sur les talus pleins de neige. Au bout de la descente, nous trouvions le village et l'école, avec sa classe chaude où le poêle ronflait. Etienne se serrait contre moi sur le banc, et nous passions de longues heures à nous chauffer, paresseux et inattentifs. A cette époque, nous étions tous les deux de très mauvais élèves. Le printemps venu, la forêt nous tentait, et nous faisions souvent l'école buissonnière. Nous passions des journées à dénicher les oisillons, à nous baigner durant les mois chauds, à cueillir des myrtilles et des champignons dès que tombaient les brumes de septembre.

Mon père ne s'occupait guère de nous. Lorsque Guidette, la servante, lui racontait nos méfaits, il élevait un peu la voix, sans conviction. Quand il avait fini la tournée de ses malades,

il s'en allait dans la campagne à la recherche de vieilles pierres, qu'il entassait dans sa chambre, et cela nous faisait bien rire. Parfois, nous passions la mesure, et il entrait alors dans une grande colère d'homme faible. Nous l'écoutions sans l'interrompre, sachant que tout finirait par des embrassades. Il était très bon, et la maladie de ma mère le désespérait.

Je restais petit et maigre, tandis qu'Etienne, à dix ans, me dépassait d'une demi-tête. Déjà, l'habitude de vivre dans les bois avait fait de nous de véritables petits animaux sauvages. Nous étions insociables, brutaux, exclusifs, Etienne plus fort, François plus rusé. Nous nous aimions d'un amour jaloux, qui ne tolérait pas d'amis. Après avoir rossé l'un après l'autre tous les garçons de l'école, Etienne avait réussi à sauvegarder notre indépendance. C'était déjà, comme Bella le disait plus tard, les Morera contre le monde. Nous méprisions les jeux d'enfant, et préférions les batailles à coups de cailloux, les escalades, les bains dans l'eau glacée des torrents, tout ce qui comportait un risque. La vie de la forêt nous était familière, et nous connaissions la montagne aussi bien que les paysans.

Mon père avait honte de nous. Quand il recevait des amis, il devait nous envoyer dans notre chambre, craignant que l'on ne se moquât de nos visages fermés, de notre maladresse à tenir une fourchette ou un couteau. De plus,

Extrait de la publication

nous parlions catalan toute la journée, et suivions difficilement les conversations en français. Pourtant, lorsque notre sauvagerie nous valait d'être mis au lit pour faire place à des invités de marque, nous n'en éprouvions aucune peine. Sitôt Guidette sortie, nous nous levions, allions mettre le nez à la fenêtre. Au-dessous de notre maison, la vallée scintillait de lumières. Lorsqu'il faisait sombre et que la brume épaississait la nuit, Etienne ne pensait qu'à sa distraction favorite, et me serrait le bras en disant :

— François, *si ploû dema, irem serca cargols* [1].

Un jour, il y a plus de vingt ans, nous avons manqué l'école, mon frère et moi, pour aller chercher des myrtilles. Ce fut une belle journée, nous nous barbouillions jusqu'aux yeux de la liqueur violette distillée par ces baies sucrées. Sur le chemin du retour, nous pressions le pas, conscients d'avoir passé la mesure depuis quelque temps, et prêts à recevoir une correction sévère. Guidette était sur la porte, et fit de grands signes en nous apercevant. Quelque chose dans son attitude nous fit courir jusqu'à elle. Au lieu de nous gronder, elle nous serra contre son ventre :

— Dépêchez-vous, petits, qu'il ne soit pas

1. S'il pleut demain, nous irons chercher des escargots.

Extrait de la publication

trop tard... Non, montez, montez tout de suite.

— Qu'est-ce qu'il y a, Guidette ? demandai-je.

— Votre maman est très malade. Très malade, pauvres petits...

Elle mourut le surlendemain. Un mois plus tard, mon père amenait au principal du collège de Perpignan deux nouveaux pensionnaires de douze et onze ans, deux enfants révoltés d'avance qui se serraient l'un contre l'autre.

★

J'entrai en sixième, Etienne en septième. Nous étions parmi les plus jeunes internes de l'établissement, et cela nous valut un traitement de faveur. Pourtant, à nous qui ne connaissions que l'existence libre des bois, la vie communautaire parut intolérable. Pour tromper l'ennui, je me mis au travail, et devins rapidement le premier de ma classe. Etienne au contraire, qui était le plus grand et le plus fort de ses condisciples, se refusa obstinément à tout effort. Il lisait à peine, écrivait très mal, et passait son temps à se battre.

Le dimanche, nous passions la journée chez mon oncle, le commandant Morera, qui était notre « correspondant ». C'était le meilleur jour de la semaine, car nous étions un peu plus libres. L'après-midi, nous flânions avec nos

Extrait de la publication

cousins, nous assistions aux matches de rugby ou mangions des glaces au « Palmarium » en écoutant de la musique. La foule bigarrée des villes nous emplissait d'étonnement. Les femmes surtout nous faisaient rire, avec leurs chapeaux. Les réflexions que nous échangions à mi-voix surprenaient mon oncle. Une fois, je l'entendis qui disait à notre tante Elina :

— Joseph n'a pas le sens commun, d'avoir laissé ces enfants à l'état primitif. Il ne s'en rend sans doute pas compte, mais ce sont des canaques. Il était temps de s'en occuper.

J'en voulus à mon oncle d'incriminer mon père, et de nous traiter ainsi. Je fis part de ces propos à Etienne, et depuis ce jour nous avons nourri contre les Morera de Perpignan une haine qui ne perdait jamais une occasion de se manifester. Chez eux, nous faisions exprès d'être impolis et brutaux. Je volai la pipe préférée du commandant et la jetai dans les cabinets du collège. Etienne battait nos cousins, et les menaçait de mort quand ils parlaient d'aller se plaindre. Bientôt, nos correspondants se mirent à considérer le dimanche comme un enfer, et cela nous faisait rire.

La vie monotone du collège, avec ses repas à heure fixe, ses jeux surtout à heure fixe, nous était bien lourde. Ce qui nous pesait le plus, c'était la présence continuelle à nos côtés des autres internes, pour la plupart villageois comme nous, mais fils d'un monde étranger

Extrait de la publication

que nous ne voulions pas connaître. Etienne aurait pu se faire des amis, jouer au ballon avec Vigo, Carrère, Talleyrach, le grand Deloncle ou le petit Llinas. C'était moi qui l'en empêchais, qui refusais leurs règles et leurs chefs. Etienne faisait ce que je lui disais de faire. Nous vivions seuls, dans une espèce de quarantaine, protégés des brimades par les poings d'Etienne et ma réputation de bon élève.

— *N'en Morera ? S'en creu*[1], disait-on de moi.

C'était faux, je ne méprisais personne. Je ne voulais pas d'eux, c'est tout. Lorsque Etienne me quittait pour jouer au rugby, sport où il excellait déjà, je prenais un livre pendant la récréation. Font-Romeu, notre famille et notre maison me suffisaient, et j'aurais cru m'écarter d'eux en nouant des liens à Perpignan.

Mon père nous écrivait souvent, et nous lui répondions une fois par semaine. Il y a quelques années, dans un cahier de classe que j'avais gardé je ne sais pourquoi, j'ai retrouvé l'une de ses lettres. Il était mort depuis six mois lorsqu'elle m'est tombée entre les mains, et j'ai bien regretté de n'avoir pu lui en parler. Jeunes comme nous l'étions, nous ne pouvions guère retenir, dans les lignes que mon père nous envoyait, autre chose que ses encourage-

1. Morera ? Il se croit supérieur.

Extrait de la publication

JEAN LUC DÉJEAN

BELLA DES GARRIGUES

Étienne et François Morera vivent avec leur père, médecin, dans une propriété de l'Hérault où ils sont venus s'établir, quittant leur Cerdagne natale. Une fillette, Bella (qui sera bientôt une femme, et que Morera le père a adoptée), habite avec eux. Tous ces personnages forment une véritable tribu : ils sont liés les uns aux autres par une tendresse exclusive qui les ligue également contre le monde entier.

François Morera, boiteux par suite d'une coxalgie, est intelligent et sensible. Il se destine à la médecine. Son frère Étienne, hercule paisible, s'est fait paysan par dégoût des études. C'est François qui épousera Bella, fille étrange et passionnée.

Mais, peu à peu jaloux du sentiment qui unit son frère et sa femme, en proie lui-même à un déséquilibre mental, François provoquera le drame.

Ce livre, le second de Jean Luc Déjean, confirme le talent et les promesses des *Voleurs de Pauvres*. C'est un vrai roman, un « roman romanesque », animé d'une passion sèche, écrit dans une langue ferme et sobre.

Extrait de la publication